

Teofil Moineau

**On s'aime, on s'épuise,
on continue.**



Teofil Moineau

On s'aime, on s'épuise, on continue

Sélectionné dans le cadre de l'appel à textes
du *Rainbow Screen Festival* – Montpellier, 2026
Coup de cœur du comité de lecture



Note

Ce qu'on appelle la « communauté » n'est pas un bloc uniforme, ni même uni, de la même manière que la parole militante n'est pas monolithique. Il n'existe pas une parole LGBTQI+ plus légitime qu'une autre, il en existe des milliers qui se bousculent, se piétinent, s'encouragent et se repoussent, que ce soit dans un local associatif, au fond d'un bar ou d'un lit défait. C'est un champ de bataille où s'entrechoquent les âges, les cultures, les corps... Hélas, cette parole vivante et bordélique est aussi, parfois, excluante. On peut être plusieurs à parler en même temps, croire que l'on est d'une même famille, et se sentir pourtant plus solitaire que jamais.

Ce texte n'est pas né du désir de fournir une représentation nivelée, harmonieuse et cohérente de ces combats : *La Colère*, *L'idole* et *The thing* ne sont pas trois monologues indépendants écrits pour se succéder. Ils sont faits pour s'entremêler, se contredire ou se soutenir, se voler la parole, se taire ensemble... Ces trois voix se battent pour exister dans le même espace sonore et affectif, trois personnages engagés dans une action militante, engagés de fait dans cette « communauté ». Ces interférences, qui révèlent les points communs et les différences fondamentales, seront motivées par les intentions de la mise-en-scène et la sensibilité des interprètes. Ceux-ci peuvent superposer des rires, des larmes, s'interrompre ou rebondir sur la phrase d'un autre. Le public doit se sentir au milieu d'une conversation de bar *queer* à 4 heures du matin, au cœur d'une manif, d'une AG, dans le cabinet

d'un psy... ou tout à la fois. Ainsi, les choix de coupures et d'entrelacs des monologues font partie intégrante du travail de mise-en-scène.

Les indications en italique ne sont là que pour faciliter une première compréhension des textes. Cependant, elles peuvent tout à fait être interrogée. L'auteur encourage vivement les renversements de genre, d'âge, de corporalité. L'important demeure la friction entre le texte et le corps qui le porte. Cette friction est le cœur politique et poétique de la pièce.

Ce texte est sous licence Creative Commons Attribution
Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
(CC BY-NC-ND 4.0).



« On s'aime, on s'épuise, on continue » est mis à disposition gratuitement par l'auteur pour lecture, consultation et usage personnel non commercial.

Vous pouvez le partager gratuitement pour un usage non commercial, sans le modifier, en citant l'auteur.

Par ailleurs, ce texte est protégé par le droit d'auteur conformément au Code de la Propriété Intellectuelle. Toute représentation publique, diffusion, exploitation, reproduction, modification, adaptation, même partielle, est strictement soumise à l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

Monologue 1

La colère

Une femme, la trentaine ou davantage.

D'abord tendue, épuisée, et progressivement plus ouverte et sereine.

On me dit que tout ira mieux. On me dit que c'est le progrès. On me dit qu'il faut être patiente. Combative. Alors j'ai participé à des tables rondes, à des ateliers, à des campagnes. À chaque fois j'ai parlé. J'ai expliqué. J'ai fait des fiches, des comptes-rendus, des dossiers, des PowerPoint. J'ai encore parlé, expliqué... Et au moment d'agir, tout le monde a toujours eu quelque chose de plus urgent à faire. C'est mon job.

Un jour, j'ai été invitée à participer à un groupe de travail très important. Un truc sérieux. Je veux dire, un truc plus sérieux que d'habitude, avec des gens du Ministère. Je m'y suis rendue avec mes carnets, mes souvenirs, mes efforts pour rester convaincante sans trembler. Je voulais être utile. Je voulais que ce tout ce que j'avais accumulé durant ces années, les témoignages, les gens, que tout ça serve enfin à quelque chose de concret. C'était un tournant décisif, et j'allais devoir assurer. Toute l'équipe comptait sur moi. Je me revois dans cette salle aux murs jaunes. On me disait : « Parlez-nous. On va en faire quelque chose. » Et je les ai crus. J'ai vidé mon sac. J'ai raconté des souvenirs qui me brûlaient encore. Je me suis aussi mise à parler des parcours d'Yvan, de Leila et de la jeune Louise. J'ai raconté les vies des uns et des autres. J'ai pensé à respirer entre deux phrases. J'ai donné des morceaux de moi que j'aurais préféré garder. Je regardais leurs carnets. Ils écrivaient vite, comme si chaque mot allait changer la loi. Ils prenaient des notes sans lever les yeux, sans croiser mon regard, jamais. À l'époque, j'ai cru que c'était de la concentration.

Après la réunion, on m'a assuré que mes mots seraient essentiels pour rédiger un rapport national. J'y ai cru. Encore une fois. Vraiment. Les semaines ont passé. Aucun retour. Aucun signe. J'ai envoyé un message. J'ai tenté de joindre mon contact au Ministère... Rien. Jusqu'au jour où j'ai assisté à la présentation de ce fameux rapport. J'ai reconnu mes phrases. Enfin, des bouts. Des images. Mes histoires coupées en morceaux, réassemblées par bribes. Et la conclusion disait qu'il n'y avait pas assez de témoignages pour prendre des mesures.

Je ne sais plus faire confiance. Mais je reste là. Et je parle encore. Parce que la colère n'est pas un défaut. C'est la seule chose qu'on ne m'ait pas encore prise. Je parle encore. C'est ça le plus étrange. Je parle parce que si je me tais, ils gagneront à ma place. Je veux qu'on entende au moins une chose : ma colère n'est pas un caprice. C'est ce qui reste quand on a tout essayé sans résultat. Je parle encore. Je participe encore.

On me demande souvent si j'ai une histoire à raconter. Je peux bien vous raconter d'où je viens, pourquoi j'ai choisi ma carrière, faire du *story-telling*, mais ce serait du marketing, de la daube. De toutes façons, je n'ai jamais aimé parler de ma vie privée. Ce n'est pas un secret, c'est juste... que je n'en vois pas l'utilité. Et puis... il y a des moments qu'on n'arrive pas à nommer sans les déformer. Certains disent que se confier crée du lien. Je crois que le lien peut très bien exister sans qu'on ouvre toutes les portes. Certaines choses perdent de leur force quand on les expose trop.

Je peux dire ceci, peut être. Je ne crois pas que ma vie soit mystérieuse. Elle est simplement à l'abri. Alors je pense que ce qui compte, ce n'est pas ce que j'ai vécu, mais ce que j'ai décidé de garder. Ce qui devait rester en moi y est resté. L'amour des gens. Des souvenirs un peu tristes. D'autres plus jolis. Et puis la colère.

La colère a été ma première compagne. Elle est arrivée tôt, comme lorsqu'un orage se prépare derrière les nuages et qu'on sent l'air changer. Les remarques, peut-être. Une injustice de cour d'école. Les silences. Les gestes qu'on attendait de moi et que je n'avais pas envie de faire. Les rôles que je devais tenir pour ne fâcher personne. C'est comme ça que la colère s'installe : elle se glisse dans les espaces où l'on ne nous laisse pas respirer. Il aurait fallu

qu'on me dise un jour que j'avais le droit de ne pas arrondir les angles. Le droit de ne pas sourire. On ne me l'a pas dit. Alors la colère est restée.

Une fois, j'ai laissé sortir tout ce qui brûlait, et le résultat a été... radical. Ça a détruit ce qu'il fallait détruire. Le mal, comme on dit. Ce qui me blessait, ce qui m'étouffait. Mais ça a pris le reste avec. Les liens. Les habitudes. Les petits refuges. Rien n'a survécu. Même ce qui tenait encore debout a cédé. Je peux raconter. Ce n'est pas un secret, juste quelque chose que je n'aime pas revisiter sans raison.

Ça s'est passé il y a quelques années. Une situation banale. À l'époque, je vivais avec quelqu'un. Pas un grand amour. Pas une passion. Un arrangement confortable. Nous fonctionnions comme deux personnes qui se partagent un territoire. Chacune son couloir, chacune ses horaires, chacune ses opinions. Elle était douce, parfois. Prévisible, surtout. Je crois qu'elle pensait m'aider en m'expliquant ce que je devrais faire, comment je devrais réagir, comment être un peu plus ceci, un peu moins cela. Rien de violent. Rien de franchement mauvais. Une pente douce vers la disparition.

Un soir, elle a voulu parler. Ce n'était pas inhabituel. Elle aimait parler. Elle aimait surtout m'expliquer ce qui clochait chez moi. Pas méchamment, c'est ce qu'elle disait. Mais par souci d'équilibre. Elle a commencé par me dire que ma façon de m'engager, ma colère, tout ça faisait peur aux gens, à nos amis. Que ce n'était « pas très féminin ». Que je pourrais peut être me calmer, « pour mon bien ».

Rien de neuf. Je l'avais entendu cent fois. Mais ce soir là, elle a eu un geste. Un détail. Elle a posé sa main sur ma main comme on calme un enfant trop turbulent. C'était minuscule. Infime. Un geste mille fois vu dans d'autres contextes. Mais là, ça a tout ouvert d'un coup.

La colère est montée si vite que j'ai cru tomber. Je n'ai pas crié. Contrairement à ce qu'on imagine, la colère la plus violente n'a pas toujours besoin de volume. J'ai parlé calmement. Trop calmement. Je lui ai dit tout ce que j'avais retenu depuis des années. Sa condescendance de merde. Ses injonctions, le rôle qu'elle voulait me faire jouer pour que je sois bien assortie à sa tenue de gouine militante. Le rétrécissement progressif de ma vie. Et ce que ça me faisait. Je crois qu'elle ne s'attendait pas à ça. Je crois qu'elle ne me connaissait pas vraiment. En une heure, j'ai mis fin à notre vie commune.

Littéralement. J'ai pris mes affaires. Pas beaucoup. Quelques vêtements, un carnet, trois conneries. J'ai fermé la porte. Le lendemain, j'ai démissionné aussi. Parce que je me suis rendu compte que je subissais la même situation au travail. Le même « calme toi ». J'ai tout laissé. Sans plan. Sans transition.

Ça a détruit ce qu'il fallait détruire. Oui. Le rapport bancal. La lente réduction de moi-même. L'espace trop étroit dans lequel j'essayais de respirer. Mais ça a pris le reste avec. Les habitudes rassurantes, les gestes du quotidien. Le confort aussi. Et puis les repères, et la plupart des copines, qui n'ont rien compris. Tout a été englouti. Je me suis retrouvée à zéro. Et une table rase... c'est propre, on est d'accord, mais bordel que c'est froid. On ne s'en rend pas compte avant d'y arriver.

Une colère peut sauver une vie. Mais elle peut aussi l'arracher à tout ce qui la tenait encore debout. C'est pour ça que j'y fais attention, maintenant. C'est le problème avec la colère : elle ne trie jamais ce qu'elle renverse.

Et puis la colère, on s'y habitue. On se raconte des conneries, on se dit que c'est un trait de caractère, on se persuade qu'on en a besoin pour garder le cap. Avant, je me battais contre tout : les regards dans la rue, les médecins qui posaient des questions intrusives, les amis qui ne comprenaient rien et disparaissaient. Je criais dans les manifs, je refusais de me taire. Et franchement, ça semblait normal. Être jeune, pour moi, c'est être en colère. Si je n'avais pas eu cette rage, j'aurais probablement regretté toute ma vie de ne pas m'être défendue, de ne pas avoir revendiqué mon identité. Mais un jour, on réalise qu'on est épuisée. On n'en peut plus de porter une armure en continu. Ça fatigue les autres, aussi. Ils finissent par s'éloigner. C'est normal. On ne peut pas leur en vouloir. Et on se regarde dans la glace, et c'est pas génial génial. On ne veut pas devenir cette vieille harpie. L'aigrie. La caricature. La vieille conne avec ses combats d'arrière-garde qui n'a rien compris et qui fait chier tout le monde. Et je me pose la question : est-ce que cette colère persistante prouve que je reste jeune dans l'âme ? Que je garde cette énergie pour me battre, pour protéger les plus jeunes qui arrivent derrière moi ? Ou bien, est-ce juste un aveu que j'ai échoué quelque part ? Que malgré toutes ces années, je n'ai pas trouvé la paix, et que le monde n'a pas changé autant que je l'espérais ? Non, je raconte des conneries. Le monde a changé, les combats ont changé. Alors quoi ?

Je repense à des moments précis. Par exemple, l'année dernière, lors d'une réunion d'association, une jeune nana m'a dit que mes histoires l'inspiraient, mais qu'elle voyait bien que je portais encore des cicatrices. Elle avait raison. J'ai raconté comment on m'a refusé des emplois, ou comment ma famille m'a tourné le dos. Et en parlant, je sentais la colère monter, comme si c'était hier. Et ça, je peux plus. Ça m'épuise.

Je commence à me dire qu'il faudrait trouver une autre façon d'être forte. Pas en supprimant la colère – elle a sa place, elle m'a construite – mais en construisant une solidité qui ne repose plus seulement sur cette tension constante. Imaginez : une force qui vient de l'intérieur, basée sur ce que j'ai accompli, sur les liens que j'ai tissés, sur les petites victoires quotidiennes. Par exemple, au lieu de m'énerver contre un commentaire, je pourrais choisir de l'ignorer et me concentrer sur le soutien que je donne à une amie. Ou bien, enseigner calmement aux plus jeunes comment naviguer ce monde sans se laisser consumer. Cette solidité ressemblerait à une base stable : je sais qui je suis, j'ai survécu à pire, et je n'ai plus besoin de me tendre comme un arc pour exister. Ça ne veut pas dire que je deviens passive ; juste que je canalise l'énergie différemment, pour durer plus longtemps.

Je ne veux pas me réconcilier avec le monde, pas vraiment. Je ne pourrais pas. Je veux juste cesser de me battre contre lui chaque matin. Au fond, je crois que la colère jeune nous propulse, mais si je veux continuer à être là pour les autres, je dois apprendre à équilibrer. Sans regretter d'avoir été en colère un jour. C'est déjà assez.

Monologue 2

L'icône

Un homme drôle, aimable, plutôt sûr de lui. La cinquantaine.

On peut imaginer un fauteuil très design et pivotant, de manière à pouvoir jouer avec.

Si on inventait les championnats du « J'aurais dû garder ma braguette fermée », j'aurais une vitrine entière avec des coupes, des statuettes, et même la médaille d'or de la roulette russe des MST.

Pendant des années, j'ai sauté sur tout ce qui avait un pouls et une connexion 4G. Le type avait pas le temps de me dire « Tu bois un truc ? » que moi j'avais descendu le verre, validé l'UBER, sorti la langue, et probablement fait deux décisions discutables avant même la fin de la phrase. Mon record : quatre plans cul en une soirée et zéro prénoms retenus, même pas le mien. J'ai sauté tellement de mecs mariés que je pourrais être inscrit sur leurs livrets de famille. J'aimais tellement ça quand ça partait en vrille. Un temps, je croyais que la tendresse c'était quand le mec te tenait les cheveux en arrière, même si c'était juste pour pas que tu vomisses sur son canap. J'étais une bête qui reniflait la catastrophe à dix kilomètres et qui courait vers elle en criant « *challenge accepted !* ». C'était ma came, ma drogue dure : la complication émotionnelle option *drama queen*. Bref, j'ai pas débuté comme icône militante bien sous tous rapports. J'ai débuté comme catastrophe ambulante avec une bite en guise de boussole et zéro sens du Nord. Et le pire ? J'adorais ça. C'était mon sport national : faire compliqué et dangereux quand tout le monde fait simple. Pathologique ? Peut-être. Légendaire ? Carrément.

Et puis un soir, y en a un qui m'a juste regardé et souri. Pas le sourire carnassier de celui qui calcule déjà comment il va te plier en quatre, non : un sourire tranquille, presque timide, du genre qui te fait baisser le son de ta propre connerie. Pas d'anges, pas de feu d'artifice. Juste lui, son verre, et ce

putain de sourire qui disait « t'as pas besoin de faire le clown, là, ça va ». Alors on a parlé. Je sais. Oui. J'ai même fini par sortir des phrases entières avec des conjugaisons au futur. Absolument. Oui, moi qui vivais jusqu'ici au conditionnel passé du « j'aurais peut-être pas dû ». J'ai eu peur, genre vrai flippe, et en même temps... bordel, c'était bon. Surtout quand il a éclaté de rire à ma blague la plus débile, la plus moisie. Là, j'ai su que j'étais foutu. Et pour une fois, j'ai eu envie de l'être.

On est tombés amoureux. Pas le grand truc hollywoodien avec violons et ralentis sous la pluie. Non, un amour froissé, un peu moche par endroits, qui sentait le café froid et les draps pas repassés. Le genre d'amour qui te fait rester dormir, et qui sentait la vraie vie. Et pour la première fois, j'ai eu envie de protéger quelque chose de plus grand que mon ego. Moi, l'ancien roi du coup d'un soir, j'ai eu envie d'être utile. Alors j'ai commencé à militer parce que, putain, quand quelqu'un te regarde comme si t'étais pas complètement cassé, tu te dis que le monde pourrait peut-être arrêter d'être une décharge à ciel ouvert. Et aussi parce que, quand il me regardait, ça me donnait envie que le monde arrête de faire mal aux gens comme nous. Et puis, je sais pas... j'ai pas vu venir le truc, mais un matin, il n'était plus là. Pas de dispute, pas de grand fracas. Juste un mot posé sur la table de la cuisine. « Je suis désolé. J'ai besoin de respirer ailleurs. » Rien d'autre. Même pas un point d'exclamation pour faire semblant que ça comptait. Rien. Le vide en mode éco. J'ai gardé la plante verte qu'on avait choisie ensemble chez Super U. Elle a crevé quinze jours après, genre suicide végétal de solidarité. Moi je suis resté là, avec mes pancartes, mes manifs et mes slogans. Le militantisme, lui, il est resté, fidèle au poste, comme un clébard qui attend encore derrière la porte parce qu'il a pas compris que son maître s'était barré pour toujours.

Cet amour m'a appris à prendre le monde au sérieux, autant que possible. Depuis, j'essaie. Et ça a plutôt réussi, faut croire. Aujourd'hui, je ne peux rien publier sur les réseaux sans qu'on me transforme en modèle de courage. Tous les matins, le temps que je me lève, que je m'habille, je n'ai pas encore pris mon café que j'ai déjà cinquante messages. Et vas-y qu'on me félicite pour mon travail, mes luttes et mes engagements. Pour ma répartie capable de désarmer un tank. « Bravo pour ton courage », « Bravo pour ta visibilité », « Bravo » ». Comme si j'avais postulé pour le poste de gardien de

phare-pédé dans la brume hétéro-normée. J'ai essayé de dire que je n'étais pas à la hauteur. J'ai tenté l'expérience : j'ai pleuré en story parce que mon fer à repasser a rendu l'âme. Résultat ? « Merci pour cette vulnérabilité si puissante, tu nous rappelles que même les icônes souffrent. » Les gars, c'était un fer à repasser, pas la fin de *Heartstopper*. Y en a d'autres qui me regardent avec des yeux de labrador : « Grâce à toi je comprends mieux les pédés. » Je rêve de répondre : « Super, alors tu m'expliqueras ? » Mais non, je souris, je dis merci. On veut que je sois positif. Que je sois pédagogue. Parce que si je pète un câble une fois, si je réponds mal à un hétéro qui me demande si « Power bottom » c'est une marque de jeans, bam ! tout le camp prend -10 points de sympathie. « Tu vois, les gays sont ultra-susceptibles ! » « Toutes des divas incontrôlables ». Du coup je polis. Je repolis. Je surpolis. C'est lisse, ça brille, je suis devenu le Louboutin de la bienséance *queer*.

Ça n'a pas toujours été comme ça. La première fois que je m'en suis rendu compte, que tout ce cirque avait commencé, j'avais été convié par une association à Noisy-le-Sec, pour une rencontre, je pensais faire un truc simple, on m'avait vendu ça comme une discussion tranquille. Des jeunes adultes, quelques militants du coin, une heure et on rentre. J'étais prêt. J'avais préparé trois blagues potables, deux anecdotes gênantes mais touchantes, le kit du militant débutant en somme. Rien de lourd. Et je débarque. Et là, je découvre des affiches avec mon nom dessus. Et une caméra au fond de la salle. Et un photographe. Je n'avais pas été prévenu. On me demandait des réponses à des problèmes que je n'avais jamais prétendu résoudre. « Monsieur, comment pensez-vous éradiquer la transphobie ? » « Vous qui avez des contacts à Paris, est-ce que Netflix pourrait arrêter de tuer un gay à chaque saison ? » « Tu crois que si on fait une cagnotte Leetchi on peut payer une PMA pour tout le monde dans l'asso ? » Quand une nana m'a glissé à la fin « Merci d'exister », j'ai eu un vertige. Comme si on m'avait injecté du champagne frelaté. Je me suis senti... confisqué. J'étais devenu une idée. Pas une personne. Les affiches, tout ça, on me félicitait avant même que j'aie ouvert la bouche. Chez moi, le soir, je me suis regardé dans le miroir. J'avais la même tête que d'habitude. Rien d'héroïque. Juste moi, rincé. C'est là que j'ai compris que les gens allaient continuer à me brandir dès qu'ils en auraient besoin. Et que je n'arriverais plus jamais à revenir complètement en arrière.

D'accord, je suis un symbole. J'ai fini par l'accepter. Il faut bien que quelqu'un donne du corps à la photo de groupe. Alors oui, je sais sourire quand il faut, dire les bonnes phrases, faire croire que je suis organisé, inspiré, solide. On me demande d'être un repère. Un vrai mec ! Très bien. Je fais ce qu'on attend. Je cite mes collègues, je me tiens droit. J'essaie de ne pas faire trop de blagues salaces. Mais qu'on ne s'emballe pas. Je ne suis pas né pour mourir sur scène. Je ne suis pas un martyr bénévole. Je ne me ferai pas crucifier pour la cause en me disant « Oui mais le public est sympa... » Non. Je peux manifester, prendre la parole, rassurer des gens qui tremblent. Je peux porter un drapeau, hurler un slogan, bloquer une rue, sucer un flic... Mais si vous attendez de moi que je survive au feu nucléaire de l'opinion publique avec le sourire, vous allez être déçus.

Je pourrais tout abandonner en une seconde. Je vous jure. Comme ça. (*Il claque des doigts*). Je le sais. C'est ça qui me fait rire parfois. Cette idée que je pourrais juste tourner les talons, disparaître, redevenir cette personne un peu frivole qui changeait de lit comme de playlist. Je pourrais. Mais pour quoi, au juste? Pour retourner courir après des coups d'un soir ? Pour tenter de retrouver cet amour qui a fait de moi quelqu'un de presque sérieux ? Pour recommencer à croire que le monde peut être tendre ? La vérité, c'est que je ne sais plus de quoi serait faite ma vie si je lâchais tout. Le militantisme, je l'ai gardé parce que j'aime encore l'idée que les choses peuvent bouger. Même si je râle. Même si je fais le malin. Même si je me promets chaque semaine que je vais lever le pied. Je reste.

Vous savez ce qui est drôle dans le fait d'être un « meneur de mouvement » ? C'est que personne ne vous prévient que le plus dur, c'est pas les réunions, ni les manifs, ni les débats interminables, ni les textes à relire à trois heures du matin. Non. Le plus dur, c'est les jeunes. Les vingt-deux ans. Ils me regardent comme si j'étais une figure historique. Une archive vivante. Ça m'angoisse. Ça me flatte. Et j'avoue que ça m'excite un peu, parce que des fois, les mecs de cet âge, ils sont trop beaux, ces cons.

Je devrais pas dire ça, je sais. Je suis censé être au dessus. Mais enfin. Je suis pas mort. Et j'ai des yeux. Parfois, franchement, je me dis : « Si on veut que je reste le sage du groupe, il faudrait peut être les habiller un peu plus... »

Mais évidemment, je reste sage. Toujours. Je suis un professionnel du *self control*. Un moine ! Un pur esprit.

En vrai, le pire, c'est pas ça, c'est quand ils me vouvoient. Mon Dieu. Le vouvoient. Le truc le plus violent qui soit. Ça me flingue plus sûrement qu'une charge de CRS. Parce que quand quelqu'un de vingt ans me dit « vous », je m'entends dire la phrase interdite. La réponse qui me trahit complètement : « Non mais tu peux me tutoyer aussi, hein ». Je le dis. Je l'entends. Et je me hais immédiatement. Parce que ça ne fait que souligner l'écart. Ça accentue l'abîme entre nous, eux sur la rive de la jeunesse éternelle, moi sur celle des crèmes anti-âge. Parce qu'en vrai, cette réponse, ça veut dire : « Bonjour, je suis un monsieur qui commence à lutter contre la gravité. » Et eux, ils sont juste... frais. Insupportablement frais. Comme des petites marguerites... Et je suis censé vivre ça sereinement.

Parfois, je les regarde rire entre eux, s'aimer, courir autour d'un fût de bière, danser sur des trucs que j'ai jamais entendus et qu'ils connaissent par cœur... Et je me dis : « Eh merde. J'ai vieilli. Ça y est. Je suis passé de l'autre côté. » Le temps qui passe, il n'a pas de pitié, lui. Il prévient pas. Il se pointe un jour, tranquille, dans le regard d'une gamine de vingt ans qui vous dit : « Merci pour tout ce que vous avez fait avant que je sois née. » Et vous, vous souriez. Vous dites « Avec plaisir ». Mais à l'intérieur, il y a une petite voix. Une petite voix qui hurle des trucs que même mon thérapeute refuserait d'entendre.

Je fais mon boulot pourtant. Je me donne. Je tiens les murs. Je motive les foules. Je suis celui qui rassure, celui qui écoute, celui qui patiente. Ils me disent leurs doutes, leurs peurs, leurs premiers *coming out*, leurs premières ruptures. Je deviens une sorte de père *queer*. Et ça va, en vrai. J'aime ça. J'aime me sentir utile. J'aime transmettre. J'aime la sensation d'appartenir à quelque chose de plus grand que mes petits malheurs amoureux. J'aime être celui qu'on appelle quand tout s'écroule. Ça me donne presque l'impression d'avoir trouvé ma place. Je les regarde et puis je me ressaisis. Je redresse le dos. Je prends la parole. Je fais mon numéro. Je veille, je protège, je gueule, j'aime un peu trop certains et pas assez d'autres, je fais ce que je peux, avec mes failles et mes forces. Et ça en a sauvé quelques uns, de la rue, de la merde, de... Et vous savez quoi ? Ça suffit. Amplement. C'est même plutôt fabuleux.

Monologue 3

The thing

Un homme. Voix masculine basse et contenue. Un rythme sensible.

Je suis silencieuse. Je ne fais pas de bruit. Je ne suis pas radicale. Je ne suis pas photogénique. Je ne corresponds pas aux récits qui brillent. Je suis de celles qu'on invite quand il faut montrer que tout le monde a sa place, puis qu'on oublie au moment de signer le budget. Je n'ai pas le courage héroïque de certains. Je n'ai pas de look spectaculaire. Je n'ai pas une grande théorie à défendre. Je n'ai pas la rage mythologique d'autres. Je ne suis pas une *pasionaria* ! Je ne suis pas née pour les punchlines. Je le vois dans les yeux des autres. Ils me regardent puis ils regardent quelqu'un de plus frappant. Je ne leur en veux pas. Mais j'ai peur que le monde m'échappe. Que tout se résume à des figures plus fortes, plus visibles, plus faciles à vendre. J'ai peur d'être rayée du tableau comme si je n'avais jamais compté. Alors je raconte ce qui brûle en moi. Je raconte la joie aussi, parce qu'elle existe. Elle ne fait peut être pas les gros titres mais elle me tient en vie. Je ne demande pas une statue. Je veux seulement qu'on ne referme pas la porte avant que je sois passée. Je voudrais juste être comptée.

J'ai une vie serrée entre deux boulots, un loyer trop haut et un amour propre qui tient comme il peut. J'essaie de faire les choses bien. Je ne cherche pas à être un exemple. Je veux juste une place qui ne se ferme pas dès que je cligne des yeux. C'est tout. C'est tout... et pourtant ce tout me semble immense. Ma voix me rappelle que je suis réelle. Que je ne suis pas qu'une silhouette dans le décor. J'essaie de participer sans prendre trop de place. Et parfois j'ai peur de n'en prendre aucune.

C'était une simple réunion dans une salle municipale de là où j'habitais avant. Les chaises étaient un peu bancales, c'était tout moche, vous imaginez,

mais on n'était pas là pour ça. On voulait un car pour aller à la Gay Pride, mais on savait que la mairie ne nous aiderait pas. Tout le monde parlait fort, et moi, j'avais une proposition. Pas un truc génial, mais ça aurait permis de... Enfin, un petit bout d'idée qui pouvait aider, parce que l'ex femme de mon oncle bossait chez un transporteur et que.. Enfin bon, j'ai attendu une ouverture. Une pause. Un silence. Il n'est jamais venu. J'ai essayé quand même. Une fois. Ma voix s'est perdue dans un éclat de rire d'un type, je sais pas qui. J'ai recommencé. Encore un bruit qui m'a recouverte. On m'a dit attends un instant. Cet instant s'est étalé jusqu'à la fin de la soirée.

Je veux pas être au centre. Je veux pas être plus brillante que les autres. Je veux juste être entendue avant que la conversation ne me contourne complètement. Le soir, quand j'enlève mes chaussures, je sent cette peur devenir réelle, cette peur que je pourrais exister sans jamais vraiment occuper ma place.

Pourquoi je me suis engagé pour une cause LGBT ? Pourquoi quelqu'un comme moi, qui s'efface sans y penser, s'est avancée dans un espace où tout semble briller plus fort ? On pourrait croire que c'est pour lutter contre l'invisibilité. Ce serait logique. Ce serait touchant, même. Non ? Si. Mais ce n'est pas si simple.

L'invisibilité, je la connais. Je m'y suis habituée. Elle m'a même servi parfois. Parce que les gens ne se moquent pas d'un fantôme. Un fantôme, on ne l'accuse pas. On ne le poursuit pas. On ne le tape pas. On ne lui déchire pas son cartable, et on ne dessine pas des bites dans ses livres de classe. Ou sur son classeur Dans les petites classes, au collège, bien sûr. Mais après, ça va mieux. Le fantôme, on l'oublie. Et l'oubli peut être une protection.

Si je parle trop de moi, je m'écroule. Si je ne parle pas du tout, je disparaïs. Alors j'équilibre. Je laisse juste assez de traces pour ne pas me disloquer. Le reste... reste là où il doit rester. Mais j'ai rejoint cette cause pour une autre raison. Quelque chose que pendant longtemps j'ai évité de regarder en face.

Quand j'étais ado, j'ai connu un amour silencieux. Un amour qui n'a jamais vraiment eu le droit de se dire. Pas publiquement. Pas clairement. Un amour qui vivait dans les interstices. Et qui a fini par mourir là. Dans les interstices. Quand on a vécu ça, on comprend que certaines vies disparaissent

parce qu'elles n'ont jamais pu se montrer. On comprend que certaines peines ne sont pas racontées parce qu'elles ne sont pas reconnues. On comprend surtout que si personne ne parle, d'autres vivront la même absence, la même perte qui ne porte même pas un nom. Mais à dix-sept ans, que voulez-vous faire ?

Et puis plus tard, je sais que c'est difficile à croire, mais j'ai été fiancée. À un homme. Je le dis comme ça, sans chichi, parce que si j'en dis trop, tout remonte. Et je ne veux pas. Je n'ai pas envie de devenir un récit triste qu'on écoute par politesse.

Il avait une voix douce. Je peux encore l'entendre quand je suis fatiguée. Il me reprochait en riant que j'allais trop vite. Que je parlais avant de réfléchir. Et qu'en général, pour nous deux, ce serait bien si j'étais un peu plus... enfin un peu moins... disons moins voyant. Moins voyante. Enfin vous comprenez. Je pouvais pas lui en vouloir, il était délicat, discret, il avait cette façon de poser les mots comme on pose une tasse fragile sur une table en marbre. Avec soin. Je crois que je ne l'ai jamais vraiment égalé.

Je vais vous raconter un souvenir. Je vous préviens, il est horrible. Mais je vais le raconter comme si c'était une blague. Parce que si je le raconte sérieusement, je vomis. Et comme je n'ai pas envie de nettoyer après, on va prendre le chemin du rire. Voilà.

C'était il y a longtemps. Dans un fête. J'avais encore cette tête naïve, comme si quelqu'un m'avait oublié dans l'enfance et que je faisais semblant d'être adulte pour qu'on ne remarque rien, enfin j'étais invitée à une fête. «On» était invités à une fête. Une vraie fête, dans un appartement, avec des gobelets, un buffet, les chaises le long des murs, et puis de la musique. Je n'aime généralement pas ça, des vieux souvenirs de fêtes atroce en troisième, mais j'ai cédé parce que mon chéri insistait. Et que j'étais une adulte. Il disait que ça me ferait du bien. C'est fou comme les gens adorent décider ce qui nous fait du bien. Bref. Je me fais toute belle, je me rase, je m'habille, chemise propre et blazer, on arrive, je souris, je fais ma petite voix, je dis merci, bonsoir, oh non, je ne bois pas beaucoup, un Perrier c'est bien, merci, très heureuse de vous rencontrer. Et là, un type s'approche. Le genre grand, carré, sûr de lui, avec un polo tellement moulant qu'il n'y a plus que les hétéros qui osent porter des trucs pareil. « Je fais du crossfiiiit ! » Et le type me regarde

comme si j'étais un objet non identifié. Un bibelot qui parle au féminin, ça le perturbe. Et il me dit : « Alors c'est toi... la chose. » Oui, il a dit « la chose ». Comme dans un film de monstres. The thing ! Je vous jure que je n'invente pas. Ce charolais, là, avec ses tétons d'acier et ses biceps comme des jambons de Parme, il me dit « La chose » ? Je me suis souvenue qu'au collège, ce genre de type, même à quatorze ans, confondait déjà réponse et provocation. Et la dernière personne que je voulais provoquer, c'était lui. Alors j'ai fermé ma gueule. Et le type, il continue. Sa nana ne savait plus où se mettre, mon mec avait disparu, et Hulk, il me demande pourquoi je parle « comme une fille ». Je lui réponds que je parle comme je veux. Voilà. Niveau CE2. Sa nana l'a tiré par le bras, enfin par son jambonneau supérieur, mais à la dernière seconde, j'ai pas pu m'empêcher d'ajouter une connerie, du genre « moi j'ai une personnalité et toi un abonnement à la salle, chacun son truc. » Pas certain qu'il ait compris, mais il a pas aimé : de toutes façons, les hommes comme lui n'aiment pas quand les bibelots répondent.

Alors il m'a attrapée le bras. Il m'a traînée vers la cuisine. Devant tout le monde. Il m'a plaquée contre le frigo. Je vous jure, je me souviens du bruit du magnet qui est tombé. C'est fou les détails qu'on retient quand on est en train de vivre un truc atroce. Y'en a qui voient défiler leur vie, moi je me souviens du magnet. Bien. Il se met à hurler, à me dire que je suis une honte. Que je suis pas normale. Bref. Le répertoire habituel du gars qui considère la diversité comme une menace personnelle. Et mon mec, il était pas là. Moi, j'ai plein de trucs qui me remontent à la gueule, la cour d'école, les coups, la honte, les regards compatissants mais personne qui n'intervient... Et à cette seconde précise, il ne reste que Hulk, le frigo et moi. Et là, mon cerveau se déconnecte complètement. Mon cerveau aux abonnés absents, comme mon mec. Pouf. Plus de peur. Plus de souffle. Plus rien. Juste une petite lumière au fond de moi, genre Jiminy Cricket avec la voix de Nicky Doll, qui me dit, je vous jure : « Accroche-toi ma chérie, ça va secouer. » Et moi... moi j'ai éclaté de rire. Sincèrement. Pour de vrai. J'ai du péter un câble, je sais pas, mais je rigolais. Un rire que je ne me connaissais pas. Et là, ce type, comme il en avait marre de rien comprendre, il m'a foutu un coup de boule. Je vous jure, c'est horrible. Le nez explosé. On se rend pas compte, mais ça fait un mal de chien. Et croyez-moi ou pas, j'ai continué de rire, la gueule en sang. La nana qui avait organisé la fête hurlait, un type voulait appeler les flics, et moi je me marrais,

la gueule de ce type à deux centimètres de la mienne. J'ai vu le sang sur son front, mon sang, et dans ma tête, je pensais « Ah c'est pour ça qu'il m'a traînée à la cuisine »... Et là, ce... ce buffle, il a reculé. Effrayé. Il m'a lâché. J'ai pas compris tout de suite, mais le mec était effrayé... par moi. Par moi qui parle au féminin. Moi qui n'avais jamais frappé personne, même par accident. Pour son cerveau, c'était trop.

Il recule. Il lâche mon bras. Il bafouille. Il dit que je suis un malade. Et moi, je continue de rire. Parce que c'était ça ou mourir. Parce que le rire, à ce moment précis, c'était la seule façon de ne pas le laisser me dévorer. Et aussi... parce qu'au fond, ce soir là, j'ai découvert que je savais survivre. Tout seul. Mieux que beaucoup. Mieux que lui. Mieux que mon mec. Et ce n'est pas rien. Ce type venait de comprendre qu'il pouvait bien m'encastrier la tête dans le compartiment à glaçons, j'aurais continué de parler au féminin. Et moi aussi, je venais de le comprendre. On s'est regardé dans les yeux. Et il a fini par partir. Furieux. Humilié. Mon mec est arrivé, il tremblait. Moi pas. Je pissais le sang, j'étais encore en train de rire, mais c'est vrai que ça commençait à faire mal.

Sur le chemin des urgences, dans la bagnole, on ne parlait pas. J'ai pas dit un mot. Lui non plus. J'avais pas vu défiler ma vie, mais là, dans la voiture, il y a quand même des années d'invisibilité qui me sont revenues à la gueule. D'un coup, tout le poids est tombé sur moi. On savait tous les deux que quelque chose venait de casser, et ce n'était pas que mon nez. Quelque chose en moi. Entre nous. Ou en lui. Dans le monde. Je ne sais pas. Et pour la première fois, j'ai pensé : si je ne me protège pas moi-même, personne ne le fera. Jamais. Aujourd'hui je n'en suis pas certaine, il y a des gens qui... Enfin, ce dont je me souviens surtout, à part le magnet, c'est de Jiminy Cricket. Oui. j'avais affirmé mon existence en remettant Musclor à sa bonne place dans mon histoire. Et ça, Musclor, il n'y pouvait rien. Et mon mec non plus. D'accord, *The thing* s'était fait péter la gueule dans une cuisine... et *fuck*.

Alors oui, je parle au féminin. Les gens pensent que c'est une façon de jouer. Une coquetterie. Un masque. Ils ne savent pas que c'est le contraire. Je ne les corrige pas. Je n'ai plus l'énergie pour ça. Je ne m'en excuse pas non plus. J'avance avec une voix que beaucoup jugent trop douce et des gestes qui ne font peur à personne. C'est très bien comme ça.

Je ne suis pas devenu une héroïne. Je me suis engagée dans une assoc'. Pas pour devenir quelqu'un ni pour exister davantage. Pas pour être vue. On ne voit jamais venir les gens comme moi. On nous croit fragiles. On nous croit effacés. On nous croit oubliables. Ce qu'on ne voit pas, c'est la colonne de pierre qui traverse notre dos. Ce qu'on ne comprend pas, c'est que certaines forces ne font pas de bruit. Et que parfois, ce sont celles qui survivent à tout. Je n'ai pas vaincu ma douleur. J'ai simplement décidé de ne plus laisser le silence gagner à chaque fois. Même si ma voix tremble, je veux lutter pour que les histoires comme la mienne n'aient pas à se cacher jusqu'à s'effacer. Même si je reste quelqu'un qu'on voit de travers. J'avance. Pour empêcher la disparition des autres.